

leur, ce mariage donne satisfaction à toutes nos ambitions, il faut qu'il s'accomplisse. Tu as remarqué comme moi l'attitude de madame Pierrard ; depuis quelques jours elle est d'une froideur... Elle est évidemment contre nous ; c'est indigne. Je l'ai observée avec attention ; on dirait qu'elle approuve Edmond, qu'elle est d'accord avec lui.

—C'est vrai, et je trouve sa conduite vis-à-vis de nous inexplicable, répondit madame Caillet.

—Il est impossible qu'elle ne sache rien de ce qui se passe.

—Elle est d'une faiblesse pour son fils...

—Une telle faiblesse est de la lâcheté ! Et cette comédie qu'elle joue ici ; oh ! c'est odieux !...

Après cet échange de paroles, la mère et la fille se mirent à leur toilette, afin d'être prêtes à recevoir M. Pierrard.

Celui-ci arriva entre dix et onze heures. Son visage était pâle, fatigué, son front assombri, soucieux ; il y avait de la tristesse dans son regard, de l'hésitation dans sa voix, de la contrainte dans ses manières ; on devinait ses préoccupations.

Cela n'échappa point à l'œil observateur et inquiet d'Ernestine.

Madame Caillet avait avancé l'heure du déjeuner avec l'intention d'être agréable à l'armateur. Dès qu'il eut changé de linge et de vêtements, on se mit à table. Le repas fut assez animé, presque gai, parce que M. Caillet, qui aimait à rire, ne voulut point se priver de cet agrément. On parla de finances, ce qui plaît généralement à un banquier, et aussi de commerce — exportation et importation, — pour obliger M. Pierrard à ne rien désirer au point de vue des affaires, des transactions commerciales.

On ne prononça ni le nom de madame Pierrard ni celui d'Edmond.

La question grave était réservée. On ne pouvait la traiter devant Ernestine.

Après le dessert, la jeune fille se leva sans rien dire, sortit de la salle à manger et rentra dans sa chambre.

On fut enchanté qu'elle eut pris d'elle-même le parti de se retirer.

Du reste, Ernestine pouvait se dispenser d'entendre ce qui allait être dit, elle le savait d'avance.

Un instant après, toute la famille était en grande conférence dans l'appartement de madame Mazurier.

M. Pierrard écouta avec un étonnement douloureux l'accusation portée par les deux femmes contre son fils.

Il était arrivé à Paris avec des appréhensions : mais il croyait seulement à une bouderie d'Edmond survenue à la suite de quelque petite querelle entre lui et Ernestine, ou même avec madame Mazurier, dont il connaissait le caractère altier, l'humeur peu facile. Ce qu'on venait de lui apprendre lui parut excessivement grave ; son front se rembrunit encore.

—Et sa mère est avec lui et elle ne se doute de rien ! fit-il.

—Une mère qui adore son fils se laisse facilement tromper, dit madame Mazurier. Avec une caresse, M. Edmond lui bouche les yeux. Mais vous êtes prévenu, M. Pierrard, vous savez tout, et si j'avais un avis à vous donner...

—Dites votre pensée, madame.

—Vous agiriez tout de suite et très énergiquement.

—C'est bien mon intention, madame.

—Croyez-le, monsieur Pierrard, ce qui nous préoccupe absolument aujourd'hui, c'est l'intérêt de M. Edmond.

—Oh ! je n'en doute pas... Plus je réfléchis à tout cela, plus je trouve la conduite de mon fils incompréhensible ; c'est inouï, cela confond ma raison.

—Nous n'y pourrions croire nous-mêmes, si nous n'étions pas très exactement renseignés, dit madame Caillet.

—Mais pour louer et incuber ainsi une maison, il lui a fallu de l'argent.

—Vous n'ignorez pas que M. Edmond a un compte chez moi, dit le banquier.

—Oui, il a capitalisé les gratifications que sa mère et moi lui avons accordées depuis quelques années.

—La somme se montait à environ vingt mille francs.

—Il va bien pour un débutant, dit l'armateur avec un sourire plein d'amertume.

Après un moment de silence, il reprit :

—Le jour même où votre lettre m'est parvenue, j'en recevais également une de mon fils. Je ne crois pas vous en cacher le contenu. L'insensé me charge de vous apprendre qu'il ne peut plus accepter l'honneur — parce qu'il ne s'en trouve plus digne, sans doute — que vous vouliez bien lui faire en lui donnant mademoiselle Ernestine pour femme.

—Oh ! voilà qui dépasse toutes les bornes ! s'écria madame Mazurier en blémissant.

—Une telle humiliation à nous ! reprit madame Caillet d'une voix aigre et plaintive ; notre Ernestine dédaignée !... Ce mépris pour ma fille bien-aimée !...

—Diable, diable, grommela le banquier en se grattant derrière l'oreille, ce qui lui arrivait chaque fois qu'une difficulté surgissait devant lui.

—Moi, dit le jeune Caillet en se haussant sur la pointe des pieds pour faire gagner à sa taille un ou deux centimètres, je considère de semblables paroles comme un outrage fait à notre nom comme une injure sanglante ! Si M. Edmond Pierrard persistait dans sa résolution, je me verrais forcé de lui demander réparation.

Après avoir lancé ces paroles d'une voix indignée M. Gustave Caillet sortit de la chambre en proie à une violente agitation.

—Quel gaillard ! murmura le banquier émerveillé.

—Mon gendre, répliqua madame Mazurier, c'est un sang généreux qui coule dans ses veines ; vous devez vous enorgueillir de posséder un tel fils.

—Certainement, et c'est ce que je fais souvent, répondit M. Caillet.

—Monsieur Pierrard, interrogea madame Mazurier, après la demande que vous nous avez faite, pouvez-vous admettre que le mariage de votre fils avec Ernestine puisse être rompu ?

—Nullement, madame.

—Pourtant, votre fils...

—C'est un fou, madame.

—Je crois, comme vous, que sa raison est momentanément égarée.

—Il faut bien qu'il ait perdu la tête, puisqu'il ne voit pas le tort immense qu'il peut causer à ma fille, dit madame Caillet. Si le refus dont elle est l'objet